

Mlle Candy

Matilda avait commencé ses études un peu tard. La plupart des enfants ont entre quatre et cinq ans lorsqu'ils entrent à l'école pour la première fois. Mais les parents de Matilda, peu soucieux de l'éducation de leur fille, avaient oublié de faire les démarches nécessaires en temps voulu. Elle avait donc cinq ans et demi quand elle franchit le seuil de son école.

L'école du village était une ingrate bâtisse de brique appelée école primaire Lamy-Noir. Elle comptait environ deux cent cinquante élèves, âgés de quatre à onze ans révolus. La directrice, la patronne, la toute-puissante souveraine de l'établissement était une terrifiante matrone. Mlle Legourdin.

Naturellement, Matilda avait été mise dans la plus petite classe en compagnie de dix-sept garçons et filles de son âge. Leur institutrice s'appelait Mlle Candy et devait être âgée d'environ vingt-trois ou vingt-quatre ans. Elle avait un ravissant visage ovale et pâle de madone avec des yeux bleus et une chevelure châtain clair. Elle était si mince et si fragile qu'on avait l'im-

pression qu'en tombant elle aurait pu se casser en mille morceaux, comme une statuette de porcelaine.

Mlle Jennifer Candy était une personne douce et discrète qui n'élevait jamais la voix, que l'on voyait rarement sourire mais qui possédait le don exceptionnel de se faire adorer de tous les enfants qui lui étaient confiés. Elle paraissait comprendre d'instinct l'effarement et la crainte qui envahissent si souvent les petits entrant pour la première fois de leur vie dans une salle de classe et contraints d'obéir aux ordres reçus. Un chaleureux rayonnement, pour ainsi dire tangible, illuminait les traits de Mlle Candy lorsqu'elle s'adressait à un nouveau venu, éperdu d'inquiétude, arrivé dans sa classe.

Mlle Legourdin, la directrice, était d'une autre race : c'était une géante formidable, un monstrueux tyran qui terrorisait également élèves et professeurs. Même à distance, une aura de menace l'enveloppait et, de près, l'on sentait les émanations brûlantes qu'elle dégageait comme une barre de métal chauffé à blanc. Lorsqu'elle fonçait – Mlle Legourdin ne marchait jamais ; elle avançait toujours comme un skieur, à longues enjambées, en balançant les bras –, donc lorsqu'elle fonçait le long d'un couloir, on l'entendait toujours grogner et grommeler, et si un groupe d'enfants se trouvait sur son passage, elle chargeait droit dessus comme un tank, projetant les petits de part et d'autre. Dieu merci, les fléaux de son espèce sont rares en ce bas monde, mais ils existent néanmoins, et tous, nous risquons d'en rencontrer un au cours de notre vie. Si jamais cela vous

arrive, réagissez comme vous le feriez devant un rhinocéros enragé dans la brousse : escaladez l'arbre le plus proche et restez-y perché jusqu'à ce que tout danger soit écarté. Cette femme, avec toutes ses bizarreries et l'étrangeté de son aspect extérieur, est presque impossible à décrire ; néanmoins je tenterai de vous faire son portrait un peu plus loin. Pour l'instant, abandonnons-la et revenons à Matilda et à sa première journée dans la classe de Mlle Candy.

Après avoir vérifié, selon la coutume, les noms de tous les enfants, Mlle Candy tendit à chacun d'eux un cahier tout neuf :

– J'espère que vous avez tous apporté vos crayons, dit-elle.



– Oui, mademoiselle Candy, répondirent-ils en chœur.

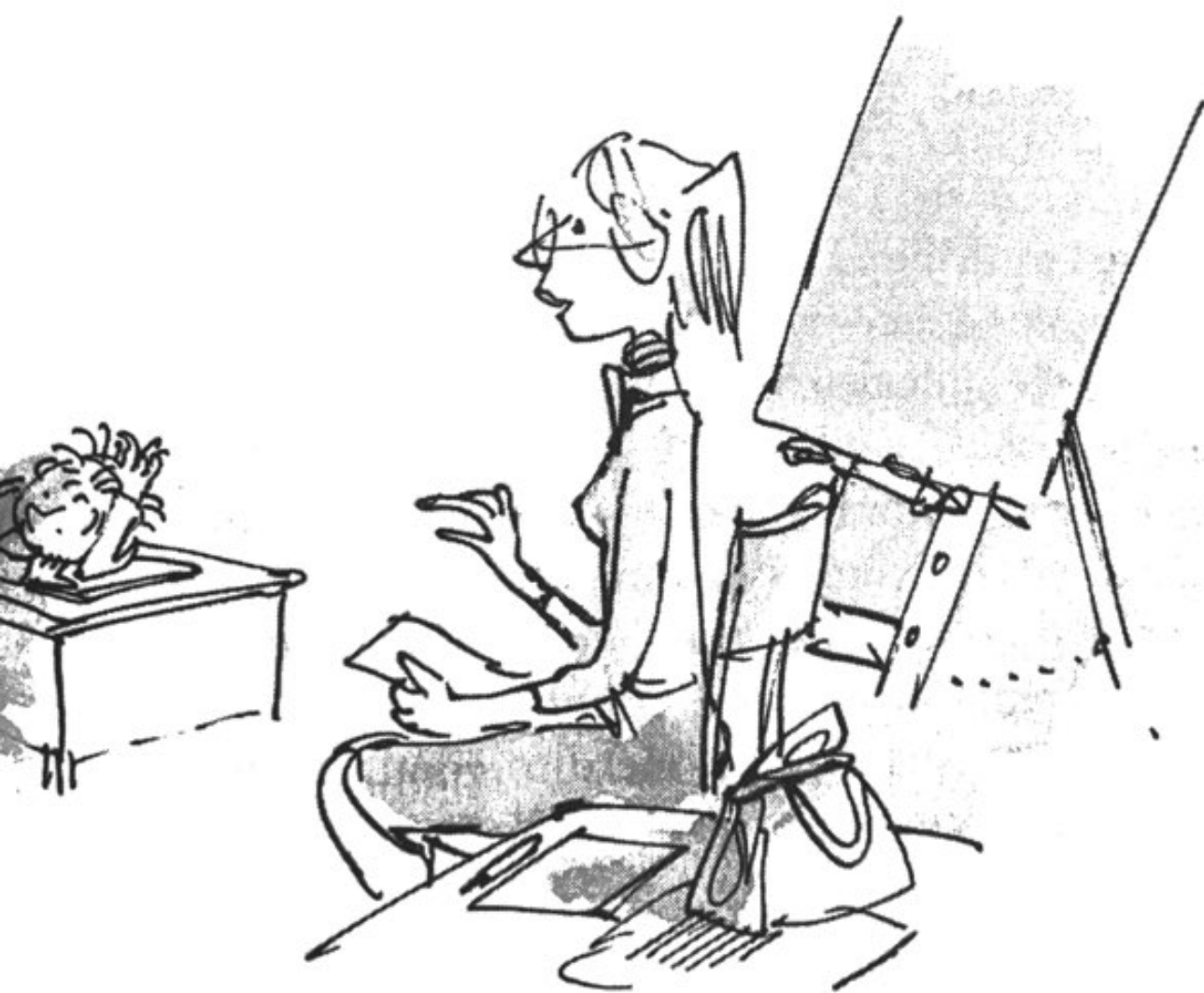
– Parfait ! C'est donc le tout premier jour de classe pour chacun d'entre vous. Autrement dit, le commencement d'au moins onze longues années d'études que vous aurez tous à suivre. Et six de ces années, vous allez les passer ici, à l'école Lamy-Noir dont, comme vous le savez, la directrice est Mlle Legourdin. Que je vous prévienne tout de suite à propos de Mlle Legourdin : elle fait régner une discipline très stricte dans l'établissement et, si vous voulez un conseil, ayez toujours devant elle une conduite irréprochable. Ne discutez jamais avec elle. Ne lui répondez jamais. Faites tout ce qu'elle vous dira de faire. Sinon elle aura tôt fait de vous réduire en bouillie comme une patate dans un mixer. Ça n'a rien de drôle, Anémone. Ne ris pas



comme ça. Et rappelez-vous bien : Mlle Legourdin est d'une sévérité terrible avec quiconque enfreint la règle dans cette école. Avez-vous tous bien compris ?

– Oui, mademoiselle Candy, gazouillèrent avec conviction dix-huit petites voix.

– Quant à moi, poursuivit-elle, je vous aiderai de mon mieux à en apprendre le plus possible tant que vous serez dans cette classe. Parce que je sais que cela facilitera la suite de vos études. Pour commencer, je compte sur vous pour savoir tous par cœur, à la fin de la semaine, votre table de multiplication par 2. Et, dans un an, j'espère que vous saurez toutes les tables de multiplication jusqu'à celle de 12. Cela vous rendra de grands services. Maintenant, y en a-t-il parmi vous qui ont déjà appris la table de multiplication par 2 ?



Matilda leva la main. Elle était la seule. Mlle Candy considéra avec attention la minuscule fillette aux cheveux noirs et au visage si sérieux, assise au deuxième rang.

– C'est parfait, dit-elle. Lève-toi et récite la table. Je t'écoute.

Matilda se mit debout et commença à réciter la table de 2. Arrivée à 2 fois 12, 24, elle n'en resta pas là et poursuivit avec 2 fois 13, 26; 2 fois 14, 28; 2 fois 15, 30; 2 fois 16...



– Arrête ! dit Mlle Candy.

Elle avait écouté ce paisible récital, comme légèrement envoûtée. Elle demanda :

– Jusqu'où peux-tu aller ?

– Jusqu'où ? dit Matilda. Mais je ne sais pas, mademoiselle Candy ; encore assez loin, je crois.

Mlle Candy resta un instant rêveuse devant cette surprenante réponse, puis elle reprit :

– Pourrais-tu, par hasard, me dire combien font 2 fois 28 ?

– Oui, mademoiselle Candy.
– Et cela fait ?
– 56, mademoiselle Candy.
– Voyons... et une question bien plus difficile, par exemple, 2 fois 487 ? Tu peux me le dire ?
– Je pense, oui, dit Matilda.
– Tu es sûre ?
– Mais oui, mademoiselle Candy, presque sûre.
– Alors, combien font 2 fois 487 ?
– 974, répondit Matilda sans hésiter.
Elle parlait d'un ton égal et poli, sans le moindre signe de vanité.

Mlle Candy dévisagea Matilda, sidérée, mais ce fut d'un ton neutre qu'elle lui dit :

– C'est remarquable, bien sûr, mais la multiplication par 2 est beaucoup plus facile qu'avec les chiffres plus élevés. Alors, les autres tables de multiplication, en connais-tu quelques-unes ?

– Je crois, mademoiselle Candy, oui, je crois bien.

– Lesquelles ? demanda Mlle Candy. Jusqu'où es-tu allée ?

– Je... je ne sais pas trop, répondit Matilda. Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

– Eh bien, entre autres, connais-tu la table de 3 ?

– Oui, mademoiselle Candy.

– Et celle de 4 ?

– Oui, mademoiselle Candy.

– Voyons, combien en connais-tu, Matilda ? Les sais-tu toutes jusqu'à la table de 12 ?

– Oui, mademoiselle Candy.

– Combien font 12 fois 7 ?

– 84.

Mlle Candy poussa un soupir et se laissa aller contre le dossier de sa chaise, derrière la table de bois nu disposée au centre de la salle, en face des élèves. Elle était profondément troublée par cet intermède mais se garda de le montrer. Jamais elle n'avait rencontré d'enfant de cinq ans, ou même de dix, capable de faire des multiplications avec une telle aisance.

– J'espère que vous avez tous bien écouté, dit-elle, s'adressant aux autres élèves. Matilda a beaucoup de chance. Elle a des parents merveilleux qui lui ont déjà appris à multiplier des tas de chiffres. C'est ta maman, n'est-ce pas Matilda, qui t'a appris à compter ?

– Non, mademoiselle Candy, ce n'est pas elle.

– Alors, tu dois avoir un père épatant. Quel bon professeur il doit faire !

– Non, mademoiselle Candy, répondit calmement Matilda. Mon père ne m'a rien appris.

– Tu veux dire que tu as appris toute seule ?

– Je ne sais pas vraiment, dit Matilda avec sincérité. Simplement, je ne trouve pas très compliqué de multiplier un nombre par un autre.

Mlle Candy prit une profonde inspiration et exhala un long soupir. Elle regarda de nouveau la petite fille aux yeux brillants, si solennelle et si raisonnable à son pupitre.

– Tu dis que ce n'est pas difficile de multiplier un nombre par un autre. Si tu essayais de m'expliquer ce que tu veux dire ?

– Oh, mon Dieu, fit Matilda, c'est que je ne sais pas trop comment...

Mlle Candy attendait. Toute la classe, silencieuse, écoutait.

– Par exemple, reprit Mlle Candy, si je te demandais de multiplier 14 par 19... Non, c'est trop difficile.

– Ça fait 266, dit Matilda d'une voix douce.

Mlle Candy la regarda fixement, puis elle prit un crayon et fit une rapide multiplication sur un bout de papier.

– Combien as-tu dit ? demanda-t-elle en levant les yeux.

– 266, répéta Matilda.

Mlle Candy posa son crayon et ôta ses lunettes qu'elle se mit à essuyer avec un coin de son mouchoir. La classe, toujours muette, l'observait, attendant la suite. Matilda se tenait toujours debout à côté de son pupitre.

– Voyons, Matilda, poursuivit Mlle Candy tout en continuant à essuyer ses lunettes, pourrais-tu me dire ce qui se passe dans ta tête quand tu fais une multiplication comme celle-là. Il faut bien que tu passes par un raisonnement quelconque, même si tu donnes le résultat presque immédiatement. Prenons celui que tu viens de calculer : 14 fois 19.

– Je... je... je pose simplement le 14 dans ma tête et je le multiplie par 19, dit Matilda. J'ai peur de ne pas pouvoir expliquer comment. Je me suis toujours dit que si une calculette de poche pouvait le faire, pourquoi pas moi ?



– Pourquoi pas, en effet ? dit Mlle Candy. Le cerveau humain est un appareil étonnant.

– Je crois qu’il vaut bien mieux qu’un bout de métal, dit Matilda ; une calculette, ce n’est rien d’autre.

– Comme tu as raison, approuva Mlle Candy. D’ailleurs, les calculettes ne sont pas autorisées à l’école.

Mlle Candy se sentait quelque peu désorientée. Elle ne doutait pas un instant d’avoir rencontré une sorte de génie mathématique, et l’expression « enfant prodige » s’imposait à elle. Elle savait que les phénomènes de ce genre font leur apparition de loin en loin en ce bas monde, mais pas plus d’une ou deux fois par siècle.

Après tout, Mozart n'avait que cinq ans quand il a composé sa première pièce pour piano et voyez ce qu'il est devenu.

– Ce n'est pas juste, dit Anémone. Comment elle peut le faire et pas nous ?

– Ne t'inquiète pas, Anémone, tu la rattraperas bientôt, dit Mlle Candy, ne reculant jamais devant un mensonge pieux.

Là-dessus, Mlle Candy ne put résister à la tentation d'explorer plus avant l'esprit de cette prodigieuse petite fille. Elle savait qu'elle devait s'occuper aussi du reste des élèves, mais elle était trop surexcitée pour se détourner d'un sujet aussi palpitant.

– Allons, dit-elle, feignant de s'adresser à la classe entière, laissons les chiffres pour un moment et voyons si l'un de vous a commencé à apprendre à épeler. Que celui qui peut épeler « chat » lève la main.

Trois mains se dressèrent. C'étaient celles d'Anémone, d'un petit garçon nommé Victor et de Matilda.

– Épelle « chat », Victor.

Victor épela sans se tromper.

Mlle Candy décida alors de poser une question qu'en temps normal elle n'aurait jamais envisagé de poser un premier jour de classe :

– Je me demande, dit-elle, si l'un de vous trois – qui savez épeler « chat » – a appris à lire un groupe de mots lorsqu'ils sont assemblés pour former une phrase.

– Moi, dit Victor.

– Moi aussi, dit Anémone.

Mlle Candy alla au tableau et, avec un bâton de

craie, elle écrivit : *J'ai déjà commencé à apprendre à lire de longues phrases*. Elle avait volontairement écrit une phrase compliquée et savait que bien rares étaient les enfants de cinq ans capables de la lire.

– Peux-tu me dire ce qui est écrit, Victor ? demanda-t-elle.

– C'est trop dur pour moi, dit Victor.

– Anémone ?

– Le premier mot est « Je », dit Anémone.

– L'un de vous peut-il lire la phrase complète ? demanda Mlle Candy, attendant le « oui » qui ne pouvait manquer de venir aux lèvres de Matilda.

– Oui, dit Matilda.

– Vas-y, dit Mlle Candy.

Matilda lut la phrase sans l'ombre d'une hésitation.

– Pas mal, dit Mlle Candy, proférant le plus bel euphémisme de sa carrière. Qu'est-ce que tu es *capable* de lire, Matilda ?

– Je crois que je peux lire presque tout, mademoiselle Candy, répondit Matilda, mais j'ai peur de ne pas toujours comprendre ce que ça signifie.

Mlle Candy se leva, sortit d'un pas vif de la classe et revint trente secondes plus tard, tenant un gros volume. Elle l'ouvrit au hasard et le plaça sur le pupitre de Matilda.

– C'est un livre de poésies légères, dit-elle. Voyons si tu peux en lire une à voix haute.

D'une voix bien modulée, et sur un rythme égal, Matilda récita :



*Un fameux gourmet qui dînait à Pise
Trouva dans sa soupe une souris grise
Motus ! lui souffla le garçon futé
Sinon tout le monde va m'en réclamer !*

Plusieurs enfants, sensibles au comique de la scène, se mirent à rire. Mlle Candy demanda :

– Sais-tu ce que c'est qu'un gourmet, Matilda ?

– C'est quelqu'un qui aime les bonnes choses à manger.

– Exact, dit Mlle Candy. Et sais-tu, par hasard, comment s'appelle ce petit poème ?

– C'est un quatrain, dit Matilda. Celui-ci est très amusant.

– Il est assez connu, dit Mlle Candy en reprenant le livre et en allant se rasseoir à sa table. Un quatrain spirituel demande beaucoup de talent. Ça paraît facile, mais c'est tout le contraire.

– Je sais, dit Matilda. J'ai essayé d'en faire plusieurs fois, mais ils ne sont pas fameux.

– Tu as essayé, vraiment ? s'étonna Mlle Candy, plus éberluée que jamais. Écoute, Matilda, j'aimerais beau-

coup entendre un de tes quatrains. Pourrais-tu nous en dire un dont tu te rappelles ?

– Eh bien, fit Matilda, hésitante. À vrai dire, j'ai essayé d'en faire un sur vous, mademoiselle Candy, pendant qu'on était tous ici.

– Sur moi ! s'exclama Mlle Candy. Alors, celui-là, je tiens absolument à l'entendre, d'accord ?

– Je n'ai pas très envie de le réciter, mademoiselle Candy.

– S'il te plaît, pour me faire plaisir. Je te promets de ne pas t'en vouloir.

– Justement, j'en ai peur parce que j'ai employé votre petit nom pour la rime et, c'est pour ça que ça m'ennuie de le dire.

– Comment connais-tu mon petit nom ? demanda Mlle Candy.

– J'ai entendu une autre maîtresse qui vous parlait avant qu'on entre dans la classe, dit Matilda. Elle vous a appelée Jenny.

– J'insiste pour entendre ton quatrain, dit Mlle Candy, esquissant un de ses très rares sourires. Lève-toi et récite-le.

À contrecœur, Matilda se leva et, d'une voix lente, altérée par la nervosité, elle récita son quatrain :

Chacun se dit, voyant Jenny

Est-il possible qu'on trouve ici

Dame au visage aussi joli ?

Pas une, je vous le parie !

Le charmant et pâle visage de Mlle Candy s'empourpra de la gorge au front. À nouveau, un sourire lui vint aux lèvres, un sourire beaucoup plus épanoui, un sourire de pur plaisir.

– Oh, merci, merci, Matilda, dit-elle, ravie. Bien qu'il ne raconte rien de vrai, c'est un très bon quatrain. Mon Dieu, mon Dieu, il faut que je me le rappelle.

Du troisième rang de la classe, Anémone déclara :

– C'est drôlement bien. J'aime beaucoup.

– Et en plus, c'est vrai, appuya un petit garçon nommé Robert.

– Tu parles que c'est vrai, approuva Victor.

Déjà, Mlle Candy avait gagné la confiance et la sympathie de toute la classe alors qu'elle n'avait, jusque-là, guère prêté attention qu'à Matilda.

– Qui t'a appris à lire, Matilda ? demanda-t-elle.

– Oh, j'ai appris toute seule, mademoiselle Candy.

– Et tu as lu des livres pour ton plaisir à toi, des livres d'enfants, je veux dire ?

– J'ai lu tous ceux qu'on peut trouver à la bibliothèque publique de la grand-rue, mademoiselle Candy.

– Et tu les as aimés ?

– Certains je les ai aimés beaucoup, oui, répondit Matilda ; mais j'en ai trouvé d'autres bien ennuyeux.

– Cite-m'en un qui t'a vraiment plu.

– *L'Île au trésor*, dit Matilda. Je crois que M. Stevenson est un très bon écrivain, mais il a un défaut. Il n'y a pas de passages drôles dans son livre.

– Peut-être bien, dit Mlle Candy.

– Il n’y en a pas non plus beaucoup chez M. Tolkien, dit Matilda.

– Crois-tu qu’il devrait y avoir des moments drôles dans tous les livres d’enfants ? demanda Mlle Candy.

– Oui, répondit Matilda. Les enfants ne sont pas aussi sérieux que les grandes personnes et ils aiment rire.

Mlle Candy, confondue encore une fois par la sagesse de cette si petite fille, lui demanda :

– Et qu’est-ce que tu fais maintenant que tu as lu tous les livres d’enfants ?

– Je lis d’autres livres, répondit Matilda. Je les emprunte à la bibliothèque. Mme Folyot est très gentille avec moi. Elle m’aide à les choisir.

Mlle Candy, penchée en avant par-dessus sa table, considéra longuement Matilda d’un air rêveur. Elle avait, cette fois, totalement oublié les autres élèves.

– Quels livres ? murmura-t-elle.

– J’aime énormément Charles Dickens, dit Matilda. Il me fait beaucoup rire. Surtout M. Pickwick.

À cet instant, dans le couloir, la cloche sonna la fin de la classe.

